

LE  
PALAIS DES PAPES  
A AVIGNON  
(NOTICE HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE)

PAR AUGUSTIN CANRON

AVOCAT,  
CHEVALIER DE L'ORDRE PONTIFICAL DE S.-GRÉGOIRE-LE-GRAND,  
DOCTEUR EN L'UN ET L'AUTRE DROIT.

—  
2<sup>me</sup> ÉDITION  
REVUE ET AUGMENTÉE



AVIGNON  
AUBANEL FRÈRES, ÉDITEURS  
IMPRIMEURS DE N. S. P. LE PAPE ET DE M<sup>GR</sup> L'ARCHEVÈQUE  
1875

ALBURNUS MEDICUS LIBER

BOOK VI.

COLLECTORIUS ET PRACTICUS

ALBURNUS MEDICUS

ADDOA

ALBURNUS MEDICUS LIBER VI. COLLECTORIUS ET PRACTICUS

ALBURNUS MEDICUS

ALBURNUS MEDICUS LIBER VI. COLLECTORIUS ET PRACTICUS

LE  
PALAIS DES PAPES  
A AVIGNON  
(NOTICE HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE)

PAR AUGUSTIN CANRON

AVOCAT,  
CHEVALIER DE L'ORDRE PONTIFICAL DE S.-GRÉGOIRE-LE-GRAND,  
DOCTEUR EN L'UN ET L'AUTRE DROIT.

—  
2<sup>me</sup> ÉDITION

REVUE ET AUGMENTÉE



AVIGNON  
AUBANEL FRÈRES, ÉDITEURS  
IMPRIMEURS DE N. S. P. LE PAPE ET DE M<sup>GR</sup> L'ARCHEVÈQUE

1875

Propriété des Éditeurs. — Tous droits réservés.

TERESA  
CANON-IC-ANONIUS- a ne aymonie portitioz monoz no aymonie  
TIOZ MUNUM TA VUZ KA MUNOD.

POETICÆ EMP

Dulcis amor patriæ Rhodani me stringit ad oras,  
Ut patriæ sanctos et monumenta canam!

(Aug. CANRON. *De seipso*).



228872

# PALAIS DES PAPES A AVIGNON.

Le XVI<sup>e</sup> siècle venait de s'ouvrir : le petit-fils de saint Louis, Philippe-le-Bel occupait le trône de France, et le prince Adalbert d'Autriche ceignait la couronne impériale. L'Église catholique, encore toute brillante de l'éclat des François d'Assise, des Thomas d'Aquin et des Dominique de Guzman, avait confié ses destinées à Boniface VIII.

A la mort de ce Pontife arrivée en l'an 1303, le bienheureux Benoit XI lui succéda ; mais il ne fit que passer sur la chaire de St Pierre : il mourut deux ans après son élection. Les Cardinaux, réunis en conclave à Pérouse, nommèrent à sa place l'archevêque de Bordeaux, Bertrand du Got, issu d'une noble famille de Gascogne.

Le nouveau Pontife prit le nom de Clément V et manda aussitôt en France les Cardinaux, pour la cérémonie de son couronnement. A cette nouvelle, Rosso des Ursins, doyen du Sacré-Collège, s'écria, dit-on : « Bientôt nous verrons le Rhône ; mais, si je connais bien les Gascons, le Tibre de longtemps ne reverra les Papes. »

Il ne se trompait point ; car Clément V, en apprenant son élévation au Pontificat suprême, avait décidé de rester en France. On a donné pour cause de cette résolution l'amitié qu'avait pour lui Philippe-le-Bel et son attachement trop sensible pour sa patrie ; mais les troubles qui agitaient

alors l'Italie sont un motif suffisant pour excuser sa répugnance à repasser les monts.

Après son couronnement qui eut lieu à Lyon, Clément V parcourut pendant plus de trois ans les diverses provinces du royaume : Bordeaux, Nevers, Limoges, Périgueux, Poitiers, Toulouse le recourtant tour-à-tour dans leurs murs. Enfin, en 1308, il partit pour Avignon où il fixa sa résidence, et pendant près de soixante-dix ans, six pontifes français, Jean XXII, le vénérable Benoît XII, Clément VI, Innocent VI, le bienheureux Urbain V et Grégoire XI lui succèdèrent dans cette ville.

Les Italiens n'ont pu pardonner à Clément V d'avoir préféré *les rives sauvages du Rhône aux bords fortunés du Tibre* ; ils gardent de son pontificat et des six pontificats qui le suivirent un souvenir amer, et ils ne craignent pas d'en assimiler les années aux soixante-dix ans de la captivité de Babylone.

Quelque douloureuses qu'aient pu être pour la catholique et surtout pour la ville de Rome les conséquences du séjour des Papes en France, il faut convenir cependant qu'Avignon et le Comtat-Venaissin en tirèrent des avantages incalculables, et que cette époque constitue, elle seule, la plus belle et la plus glorieuse page de nos annales.

La ville d'Avignon avait bien, aux siècles précédents, joué son rôle dans l'histoire des peuples. Mais alors, déchue de cette grandeur dont le renom et le prestige l'entouraient au temps des Césars et des Empereurs, privée de l'importance militaire que les premières races de nos rois avaient attachée à ses murailles et à ses tours, elle n'était plus que l'ombre d'elle-même. Aussi l'un des plus grands poètes du XIV<sup>e</sup> siècle, considérant les rustiques constructions de l'antique ville gauloise, et s'indignant de ce qu'on osait lui donner le nom de *Jérusalem*, s'écriait-il dans un accès de mauvaise humeur qu'augmentaient encore le souvenir et le

regret de l'Italie, son pays natal, qu'Avignon était la plus laide et la plus sale des cités qu'il y eût au monde (1).

La vérité de ces reproches fut heureusement de courte durée; car en peu d'années, Avignon se trouva digne de l'hôte illustre qui était venu chercher dans son sein le calme et la paix qui avaient fui de la ville éternelle. Trop étroite pour contenir le concours prodigieux d'étrangers que le séjour des Papes attirait dans ses murs, elle descendit de la colline dans la plaine. Reculant ses limites au delà de la Roche-des-Doms, elle enverra son enceinte d'une muraille de 4,880 mètres de circuit et de 11 mètres 98 centimètres de hauteur, aux larges fossés, protégée par des lices, flanquée de bastions et couronnée de créneaux, de machicoulis et de tourelles.

En même temps, avec ses sept tours colossales fut jeté sur la Roche des Doms (2) qui lui sert de fondement et de base le PALAIS APOSTOLIQUE, comme on l'appelait autrefois, gigantesque monument qui n'a pas son pareil au monde et qui, après cinq siècles, fait encore l'admiration et l'étonnement des hommes.

Sur tous les points de la ville s'élèverent alors comme par enchantement de somptueux édifices qu'embellissaient à l'envi le luxe et le bon goût des artistes italiens,— de splen-

(1) Voici les propres expressions de Pétrarque :

« Huccine igitur res prolapsa est, ut Avinio, probrum ingens fæctor-  
» que ultimus orbis terræ, Hierusalem dicatur!... Fuit illa civitas  
» omnium pessima, eaque tempestate fœdissima; haec non jam civitas,  
» sed larvarum ac lemurum domus est. »

(2) La Roche des Doms est une énorme masse calcaire à veines de spalt, sur laquelle s'étaggeait, au temps des Romains, la ville d'Avignon. Elle s'élève à pic au Nord et à l'Est et s'abaisse en pente douce au Sud et à l'Ouest. On y arrive de ce dernier côté par des rampes verdoyantes et fraîches et des deux autres par des escaliers de pierre appliqués à ses flancs. Son sommet, jadis aride et dénudé, a été transformé en jardin, il y a quelques années. Sa hauteur est de 55 mètres au dessus du niveau de la mer.

dides palais dans lesquels la richesse s'alliait à la magnificence, — des églises et des monastères où les chefs-d'œuvre de la statuaire le disputaient à ceux de la peinture, et bientôt Avignon fut une des plus riches et des plus belles cités de l'Europe.

Malheureusement cette grandeur n'eut qu'un temps : la splendeur, les affaires et le mouvement retournèrent à Rome avec les Papes. Avignon perdit son éclat sans retour, et son vieux PALAIS n'est plus maintenant qu'une ruine colossale où des bataillons de conscrits se frayent un gîte.

Il reste pourtant à Avignon plus que le souvenir de son antique gloire et de sa splendeur passée. Grâce à Dieu, tout parle encore dans ses murs : chaque pan de muraille y est comme une page d'histoire.

Ici, cette flèche, qui s'élance dans les airs découpée comme une dentelle et toute hérissée de crochets, domine la vieille basilique où le Vicaire de Jésus-Christ, au milieu de la pompe et de la gloire, présidait aux plus majestueuses cérémonies du culte catholique. Là, cette porte ogivale aux voussoirs largement moulurés laisse apercevoir en lointaine perspective les colonnettes élancées et les voûtes d'arête du cloître, aujourd'hui silencieux, où plus d'une fois s'agitèrent les grands intérêts de la Chrétienté. Plus loin, cette maison aux croisées gothiques, à la terrasse crénelée et munie de gargouilles, servit de palais à quelques-uns de ces princes de l'Eglise qui componaient la brillante cour du Souverain Pontife.

Mais de tous ces édifices magnifiques que le XIV<sup>e</sup> siècle et le XV<sup>e</sup> léguèrent à la cité d'Avignon, et sur lesquels semble s'être émoussée l'action destructive des âges, aucun n'est plus imposant que le PALAIS PONTIFICAL. Il domine de ses tours grandioses et de ses ogives immenses la ville tout entière ou, pour mieux dire, la vaste plaine qui s'étend depuis les collines brûlées du Languedoc et la chaîne proven-

cale des Alpines jusqu'au Mont-Ventoux, cette sentinelle avancée des Alpes.

### HISTORIQUE DU PALAIS.

Il serait bien difficile de faire la description exacte et détaillée de ce colossal édifice, inextricable labyrinthe de tours, de salles, de couloirs et d'escaliers. C'est dans son genre, suivant tous les archéologues, le monument le plus vaste et le plus complet qui nous soit resté du Moyen-Age.

On est frappé, dit Mérimée dans ses *Notes d'un voyage dans le Midi de la France*, on est frappé de l'irrégularité choquante de toutes ses parties, irrégularité qui n'est motivée ni par la disposition du terrain, ni par les avantages matériels. Ainsi, les tours ne sont pas carrées, les fenêtres n'observent aucun alignement, on ne rencontre pas un seul angle droit, et la communication d'un corps-de-logis à un autre n'a lieu qu'au moyen de circuits sans nombre.

La cause de ce manque de régularité n'est autre que la manière dont fut élevée cette gigantesque demeure. Pendant trente-quatre ans, de 1336 à 1370, on travailla à sa construction, et des quatre Papes qui y concoururent, chacun avait un plan différent.

Clément V (*Bertrand du Got*), le premier des Pontifes qui vint à Avignon, habita le couvent des Frères Prêcheurs, dont on voit encore quelques restes dans la rue St-Dominique, entre la rue Calade et la rue du Rempart-de-l'Oulle.

Jean XXII (*Jacques d'Ossa*), son successeur, occupa le palais épiscopal situé alors au midi de l'Eglise Cathédrale de N. D. des Doms sur l'emplacement des anciennes prisons et des rampes qui y conduisent. Mais comme cette résidence était trop étroite, il ne tarda pas à lui joindre l'Eglise paroissiale de St Etienne qui la touchait au couchant.

Se voyant par suite des événements politiques obligé de renoncer au projet qu'il avait formé de reporter le siège Apostolique à Rome, ce Pontife, l'un des plus grands qui se soient assis sur la chaire de saint Pierre, résolut pour protéger son indépendance de se bâtir une demeure qui fût à la foi un palais et une forteresse. Le ciel ne lui donna pas le temps de mettre la main à l'œuvre. Ce soin fut réservé au moine cistercien *Jacques Fournier*, qui lui succéda sous le nom de Benoit XII.

Benoit XII, reprenant le plan de Jean XXII, commença en 1336 par démolir tout ce que son prédécesseur avait construit ; puis, sous l'inspiration de l'architecte Pierre Obreri, il fit bâtir la partie septentrionale du Palais Apostolique qui sert aujourd'hui de prison, et qu'il fit décorer de fresques par le pinceau de Memmi et de ses élèves ; il la termina à l'Est par la tour dite de *Trouillas* (1).

Clément VI (*Pierre Roger*), qui, le 9 juin 1348, acheta de la reine Jeanne de Naples la ville d'Avignon au prix de 80 mille florins d'or, et fit construire la façade ou partie occidentale avec la chapelle basse.

Innocent VI (*Etienne Aubert*) éleva la chapelle haute et la partie méridionale.

Le bienheureux Urbain V (*Guillaume Grimoard*) fit creuser dans le roc la cour d'honneur, créa de magnifiques jardins et acheva le monument. Il ajouta une septième tour, celles des Anges. Les autres tours que déjà ses prédécesseurs avaient élevées, étaient au nombre de six : on les appelait *Trouillas*, *St Jean*, *l'Estrapade*, *St Laurent*, *la Campane* (la cloche) et la *Gâche* ou *l'Agasse*.

(1) Le nom de *Trouillas* (*Troglas*, *Troullas*) dérivé du grec, signifie *dôme*. Peut-être la tour dont il est ici question fut-elle bâtie sur les ruines de quelque édifice qui avait été construit au même lieu par les Romains et qui avait la forme d'un dôme. Ainsi à Arles, la Trouille fut, dit-on, élevée par le roi Boson et ses successeurs sur les restes de l'ancien Palais de l'empereur Constantin.

Il faudrait des volumes et des volumes pour décrire les événements considérables qui eurent le Palais Apostolique d'Avignon pour théâtre, depuis l'année 1336 où en fut posée la première pierre jusqu'à l'année 1374 où la Papauté s'en éloigna pour toujours. Il fut, on peut le dire, le centre de la politique du monde entier. Les oracles qui y étaient rendus avaient leur retentissement jusqu'aux extrémités de l'univers, et les souverains, les nobles, les puissants tenaient à honneur de venir s'y incliner aux pieds de la première majesté de la terre.

Il serait donc trop long de faire ici la narration de tous les faits importants qui se sont passés sous ses voûtes. Le XIV<sup>e</sup> siècle, à lui seul, serait pour l'historien une mine inépuisable. Nous ne pouvons entrer dans de pareils détails. Qu'il nous suffise d'esquisser rapidement les plus saillants. Cette nomenclature, toute sèche qu'elle puisse paraître, rappellera cependant plus d'un souvenir historique au lecteur et suppléera ainsi au silence que les bornes de notre opuscule nous forcent de garder sur bien des points.

Notre plume étant impuissante à raconter tout ce qui eut lieu dans cette enceinte, puisque nous ne pourrions remplir notre tâche s'il nous fallait tout dire à ce sujet, contentons-nous de rappeler succinctement et en résumé les principales phases du Pontificat de chacun des Papes qui s'y succédèrent. C'est la meilleure manière de faire l'histoire de ce monument.

Benoit XII termina les controverses sur la Vision Béatifique qui avaient eu tant de retentissement sous son prédécesseur et qui avaient divisé toutes les écoles de théologie. Il travailla à la réconciliation de la France avec l'Angleterre; il refusa d'absoudre Louis de Bavière coupable de félonie envers le Saint Siège; il donna la croix pour une nouvelle croisade aux rois de France, de Bohème, de Navarre et d'Ara-

gon ; il prépara le triomphe d'Alphonse, roi de Castille, sur les Maures d'Afrique, et il chercha à ramener les Grecs à l'unité catholique.

Clément VI, marchant sur les traces de saint Grégoire VII, se signala par sa fermeté contre les exigences d'Edouard III, roi d'Angleterre. Il lutta corps à corps avec le tribun Nicolas Gabrino, dit *Rienzi* ; il abattit sa puissance et, une fois son vainqueur, il le fit trainer de Rome à Avignon, enchainant sa turbulence dans une des tours du Palais.

La reine Jeanne de Provence, fugitive et par le roi de Hongrie chassée de Naples, se réfugia auprès de Clément VI : c'était en 1347. L'an d'après, elle revint encore à Avignon ; mais cette fois, ce fut pour y répondre du meurtre de son époux, André de Hongrie : le consistoire des Cardinaux la citait à sa barre.

En cette même année 1348, la peste fit de nombreux ravages dans la nouvelle Rome : en trois jours, 1,400 personnes furent emportées par le fléau, et, au dire de certains historiens, Avignon perdit durant cette épidémie plus de 100,000 de ses habitants. Ce fait seul laisse à deviner quelle devait être alors la population de cette ville.

En 1352, le neveu du Pape, Roger de Beaufort épousait à Avignon Eléonore de Comminges, vicomtesse de Turenne. Jamais la cité n'avait été si brillante et si animée. L'arrivée du roi de France, Jean II, ajouta encore à l'allégresse publique : ce prince venait en personne présenter ses hommages au Saint Père et le remercier des heureuses négociations qu'il avait entamées avec Humbert de Viennois et dont l'issue avait ajouté le Dauphiné à l'apanage de la France.

Sous Innocent VI, de nouveaux ambassadeurs arrivèrent de Constantinople pour traiter la grande affaire de la réunion des Grecs : ils étaient envoyés par l'empereur Jean Cantacuzène.

A peine de retour de sa captivité d'Angleterre, le roi Jean II

revint à Avignon se consoler de ses infortunes auprès du bienheureux Urbain V et recevoir de ses mains la croix pour la guerre qu'il méditait contre les Sarrasins. Il rencontra à la cour pontificale le roi de Chypre, Pierre de Lusignan, qui était si redoutable aux infidèles et qui, de son côté, cherchait à réveiller le zèle et la valeur des vieux croisés.

Peu après la mort de Jean II, Waldemar III, roi de Danemark, Charles de Luxembourg, le duc d'Anjou et les principaux seigneurs de France et d'Allemagne se réunissaient à Avignon pour régler de concert avec le même Urbain V une expédition d'outre-mer.

Cependant, quelque important qu'ait été alors le rôle d'Avignon dans la politique internationale, quelles que soient les intrigues qui aient été ourdies ou déjouées dans son Vatican, sa gloire et son éclat furent bien plus vifs et plus brillants, lorsque les successeurs de saint Pierre parlèrent du haut de leur chaire, en vertu de leur puissance apostolique.

Mais ici quel vaste champ s'ouvre devant l'écrivain ! Quelle carrière ne lui faudrait-il point fournir s'il voulait rappeler les bulles, les décrets, les institutions des sept Pontifes ! Condamnation d'hérésies, érection d'évêchés, excommunications et absolutions, approbation de Synodes, canonisation de Saints, établissement de fêtes ; les Papes, depuis Benoît XII jusqu'à Grégoire XI, exercèrent au Palais d'Avignon dans toute sa plénitude le pouvoir sublime de lier et de délier que le divin Maître leur donna dans la personne du Prince des Apôtres.

Les Bégards, Arnaud de Villeneuve, Henri de Céva, Ange de la Vallée, les Pastoureaux, Aubertin de Casal essayent d'altérer la croyance catholique. A peine leurs erreurs se produisent-elles au grand jour que les foudres pontificales partent d'Avignon pour les anéantir et les détruire.

Toulouse, Prague, Sarragosse sont érigées en métropoles ; des églises célèbres, comme celles de Saint-Pons, de Montauban, d'Aleth, de Mirepoix, de Saint-Flour, de Lavaur, et de Tulle, reçoivent des évêques.

Les constitutions du Concile œcuménique de Vienne sont publiées ; celles des synodes de Valladolid, de Cologne, de Trèves, de Mayence, de Paris, de Ravenne, de Tarragone, de Tolède, de Cantorbéry et d'Yorck sont approuvées. A deux reprises, les évêques de la Provence et des pays circonvoisins s'assemblent, par ordre des Papes, en l'abbaye de Saint Ruf hors les portes de la ville. Les ordres du Mont-Olivet, de Calatrava, des Jésuates, de la réforme du Mont-Cassin sont reconnus ; — des missionnaires partent pour la Tartarie ; — la fête de la T.-Ste Trinité est instituée ; — la pratique pieuse de la sonnerie de l'*Angelus* est établie ; — la procession de la Fête-Dieu commence à se célébrer, et comme pour couronner leurs œuvres et leur donner là-haut de célestes protecteurs, les Papes d'Avignon exposent sur les autels de nouveaux saints à la vénération des fidèles : Thomas d'Aquin, Elzéar de Sabran, Pierre Célestin, Thomas d'Hertford, Louis de Toulouse et Yves de Tréguier obtiennent les honneurs de la canonisation.

Elle est assez belle et assez large, on le voit, la portion de gloire et de grandeur dont est redevable au XIV<sup>e</sup> siècle cette ville d'Avignon où les Pontifes voyageurs étaient venus dresser leur tentes et qu'ils avaient réunie à l'antique patrimoine de saint Pierre.

Malheureusement tout cela n'eut qu'un temps : l'éclat, les affaires et le mouvement, nous l'avons dit, retournèrent à Rome avec les Papes ; aussi, quand est rendue à la ville éternelle cette Chaire apostolique qui lui a été ravie pendant tant d'années, la splendeur disparaît-elle d'Avignon. A la paix, aux triomphes, au calme succèdent la division, les troubles et les orages, et le Grand Schisme d'Occident

commence pour durer 49 ans, de 1378 à 1417. « Avignon, comme le remarque fort bien M. le chanoine Christophe au deuxième volume de son *Histoire de la Papauté au XIV<sup>e</sup> siècle*, Avignon n'était point Rome ; le Rhône qui baignait ses murs n'était pas le Tibre ; la Roche-des-Doms n'était pas le Capitole, ni son château gothique ce Latran d'où tant d'oracles souverains étaient partis, d'où la tiare avait si long-temps dominé les autres couronnes. »

L'antipape Clément VII (*Robert de Genève*), qui se fixa à Avignon dès le début du schisme, habita le Palais Apostolique, ainsi que Benoît XII (*Pierre de Luna*), son successeur. Ce dernier y fut assiégé, le 8 septembre 1398, par le maréchal de Boucicaut, commandant supérieur des armées françaises. Ce siège plus tard se convertit en blocus jusqu'au mois de mars 1403, époque où l'Antipape parvint à s'échapper en Provence sous un déguisement.

Benoît XIII ne revint plus au Palais ; mais sa cour et Rodrigue de Luna, son neveu, soutenus par un corps de troupes Aragonaises persistèrent à l'occuper. Vers la fin de 1409, le Palais fut de nouveau bloqué par le cardinal Pierre de la Tourroie, légat du pape Alexandre V et par les habitants d'Avignon. Rodrigue de Luna se défendit en désespéré : ce ne fut qu'au mois de Novembre 1411 qu'il demanda à capituler.

Lorsque le concile de Constance eut mis fin au grand schisme d'Occident, et que l'Eglise Catholique ne reconnaît plus qu'un seul Pasteur siégeant à Rome sur la chaire de St Pierre, la Papauté n'abandonna point pour cela ses possessions des bords du Rhône. Elle gouverna toujours Avignon et le Comtat-Venaissin (1) par un cardinal Légat qui réunis-

(1) Il ne faut pas confondre le Comtat-Venaissin avec le Comtat d'Avignon. Le premier appartenait au Pape depuis 1274. Le second ne comprenait que la ville d'Avignon et son territoire : il formait un état entièrement séparé sous le gouvernement immédiat du Vice-Légat, avec

sait en ses mains tous les pouvoirs spirituels, judiciaires, administratifs et militaires et qui avait sous ses ordres immédiats un Prélat de second rang, appelé *Vice-Légat*.

En 1692, le pape Innocent XII dispensa le Légat de la résidence à Avignon et établit à Rome une Congrégation de Cardinaux et de Prélats chargée spécialement des affaires du Comtat d'Avignon et du Comtat-Venaissin, et en même temps des affaires de la ville de Lorette.

Le Vice-Légat continua à résider à Avignon : le Palais apostolique lui fut assigné pour demeure.

L'un des Légats, Julien della Rovere, plus tard Pape sous le nom de Jules II, décora, en 1472, la porte de ce vaste édifice.

En 1513, le cardinal de Clermont construisit le corps-de-logis du Sud-Est, dit la *Mirande* (la merveilleuse), et la galerie couverte qui le faisait communiquer avec les tours donnant sur les jardins.

En 1565, le cardinal d'Armagnac y fit faire des embellissements considérables.

En 1664, le vice-légat Alexandre Colonna abattit la tour des Anges et se servit de ses matériaux pour élever à l'entrée du Palais une barbacane et un pont-levis qui ont été remplacés, en 1857, par le perron actuel.

Lorsque la Révolution française, en 1791, eut réuni à la France Avignon et le Comtat-Venaissin, le Palais des Papes fut affecté au logement des militaires. Il se trouvait alors dans un triste état de délabrement : la partie de l'Est et celle du Nord tombaient en ruines, et l'on trouvait à peine dans cet immense local des abris suffisants pour y loger une compagnie de vétérans.

ses lois et ses coutumes particulières, tandis que le Comtat-Venaissin obéissait à un prélat qui portait le nom de *Recteur* et dépendait du Vice-Légat.

En 1812 seulement, on songea sérieusement à le réparer afin de l'approprier à sa destination nouvelle.

On y a fait depuis cette époque de grands travaux qui, tout en le mettant à l'abri des injures du temps et des injures de l'homme, l'ont cependant amené à un état à peu près complet de dégradation et de mutilation au point de vue de l'art. Ce n'est plus qu'une caserne pouvant loger avec ses magasins et ses nombreux accessoires un régiment d'infanterie à trois bataillons.

Il fut, en 1858, un instant question de donner une destination plus convenable au manoir pontifical du XIV<sup>e</sup> siècle. Le conseil général du département de Vaucluse voulut témoigner de sa sollicitude pour un monument qui est, à lui seul, le plus remarquable ornement de la ville d'Avignon et le plus beau reste de son glorieux passé; il en demanda, en conséquence, au Gouvernement Impérial l'appropriation complète. Le Gouvernement lui répondit d'une manière favorable: la restauration du Palais fut décidée en principe; l'architecte Viollet-Leduc fut même chargé de ce travail dont il publia les plans. Mais les choses en sont restées là, et la demeure des Papes sert toujours de caserne et de magasin militaire, sans qu'on puisse prévoir l'époque où l'on mettra la main à l'œuvre pour la restaurer.

A quelque chose pourtant malheur est bon. Si cette restauration avait eu lieu, nous aurions eu un nouveau vandalisme à déplorer. En effet, les deux chapelles papales étaient appelées à suppléer à la soi-disant insuffisance de la Basilique métropolitaine de Notre-Dame-des-Doms. La belle voûte qui les sépare allait être détruite, ainsi que les beaux piliers sur lesquels retombent et reposent ses arêtes, sauf toutefois la dernière travée de chacune de ses extrémités qui était destinée à servir de tribune. L'on dit même que la tour Saint-Laurent qui joue à leur chevet le rôle de contre-fort, devait être ouverte sur la nouvelle nef par un arceau gigan-

tesque, et, débarrassée des divers étages que lui donna son constructeur, être transformée en chapelle de la Sainte-Vierge ou du *Corpus Domini*. Il faut avouer que si c'est ainsi qu'on entend mettre le colossal édifice dans son état primitif, le rendre à sa destination première, le restaurer enfin, il n'y plus qu'à rayer le mot de *restauration* du dictionnaire de l'Architecture et de celui de l'Académie.

### ASPECT GÉNÉRAL DU PALAIS.

Le Palais occupe à lui seul une superficie de 15,165 mètres carrés : il se compose de sept grands corps-de-logis séparés par des préaux et reliés les uns aux autres par sept grosses tours dont l'ombre immense s'étend sur la moitié de la ville. Ses fondations sont presque toutes à nu, et les regards rencontrent avec étonnement, sur plusieurs points, à plus d'un mètre de hauteur, ses premières assises de pierre reposant sur le roc qui leur sert de base.

Le Palais s'ouvre sur la place qui porte son nom, vaste parallélogramme de 11,557 mètres carrés dont l'aire se déroule sur la pente occidentale de la Roche des Doms. Quand on débouche sur cette place par la rue Puits-des-Bœufs qui la met en communication avec la place de l'Horloge, on découvre dans un seul coup-d'œil l'incomparable monument terminé au nord par la Basilique Métropolitaine de N.-D. des Doms qui vient le joindre pour ne former avec lui qu'un ensemble colossal.

Mais, si imposante que puisse paraître vue de ce côté *cette masse admirable*, pour nous servir d'une expression du Chancelier de l'Hospital, *moles miranda Palati*, son aspect est bien plus imposant encore, si on l'examine du côté de l'Orient. Il faut longer alors ses constructions méridionales, descendre par les tranchées qui l'isolent du reste de la ville, passer sous l'arc-boutant énorme qui s'appuie

sur ses flancs et pénétrer jusque sous les murs d'enceinte qui le séparent des rues Vice-Légit, Banasterie et Ste-Anne. Si le visiteur a des loisirs, qu'il monte à la flèche gothique de Saint-Pierre ou sur la tour de l'ancienne Commanderie de Saint-Jean à la place Pie, ou bien qu'il passe sur la voie du chemin de fer au levant de la ville, et il pourra enrichir son album d'artiste et de voyageur de la page la plus belle et la plus pittoresque.

Ce qui frappe d'abord dans le Palais, c'est l'élévation de ses tours et des courtines qui les relient. Ces courtines sont soutenues à de faibles distances par des contre-forts qui s'élèvent jusqu'au dessus des plus hautes fenêtres et qui sont reliés eux-mêmes par une grande arcade masquant les plus vastes machicoulis. Avec de pareilles fortifications l'on pouvait, en cas de siège, braver sans danger les machines des assiégeants devenues impuissantes, rendre impossible l'escalade et lutter victorieusement contre la sape. On n'avait qu'à jeter, à travers les larges ouvertures béantes des machicoulis, des poutres entières qui, dans leur chute horizontale, devaient infailliblement écraser toute une troupe de travailleurs; d'ailleurs, l'escarpe, étant en talus à sa base, éloignait l'assiégeant des vrais fondements de l'édifice, l'exposait davantage aux traits de l'assiégé et protégeait la saillie des contre-forts.

Les courtines, à ce qu'il paraît, n'étaient point armées de corbeaux: les grands machicoulis devaient suffire. Les terrasses étaient aussi découvertes, parce qu'elles se trouvaient hors de la portée des traits; les merlons cependant avaient des dimensions à abriter des géants.

Quoique l'extérieur soit ce qu'il y a de mieux conservé dans le Palais, il a beaucoup souffert toutefois et des injures du temps et du vandalisme des hommes. La partie orientale de l'édifice a perdu son couronnement, ainsi que le balcon qui l'ornait au tiers de sa hauteur. Toutes les

tours ont été également découronnées. Les fenêtres, qui de tous les côtés, excepté pourtant du côté méridional, étaient étroites et en petit nombre, ont fait place à des ouvertures carrées, larges et multipliées.

### FAÇADE PRINCIPALE ET ENTRÉE DU PALAIS.

La façade principale regarde l'Occident et donne sur la place du Palais: simple et irrégulière, elle est percée, à son extrémité méridionale, de grandes ouvertures ogivales, jadis garnies de lobes et de meneaux. Au milieu règne un balcon d'où partaient encore, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, deux tourelles gothiques dont l'amortissement pyramidal, hérissé de crochets, portait le pennon papal à plusieurs mètres au-dessus des créneaux: on n'en voit plus aujourd'hui que les encorbellements en nid d'aronde.

Le portail à ogive est surmonté d'un écusson aux armes du Pape Clément VI auquel est due cette partie du Palais: ses voussoirs sont ornés dans leurs refouillements de feuilles et de fleurs. Cette entrée est d'une sévérité et d'une simplicité qui étonneraient, si l'on ne savait pas que la force est la seule beauté qui convienne à une demeure fortifiée comme celle-là. Elle n'a plus ses défenses primitives: sa barbacane fut remplacée, en 1664, comme nous l'avons dit, par des fortifications d'assez mauvais goût que le vice-légat Alexandre Colonna fit éléver avec les matériaux du couronnement de la tour des Anges qu'il avait démantelée: le génie militaire a substitué, en 1857, à ces constructions hétérogènes, le perron actuel qui ne vaut guère mieux qu'elles.

Le portail donne sous un vestibule fermé à ses deux extrémités de lourdes portes de chêne bardées de fer, fortifiées par d'épaisses sarrazines et défendues par de larges machicoulis. Ce vestibule a deux travées ogivales; leurs voussoires sont couvertes de grisailles, au milieu desquelles on

distingue des armes cardinalices et l'écusson pontifical de Clément VI.

### COUR D'HONNEUR.

Une petite voûte, remarquable par l'ancienneté de sa clé pendante et les coupes de pierre qu'elle a nécessitées, ouvre le vestibule sur la grande cour que nous appellerons volontiers *la cour d'honneur* et qui, plus resserrée autrefois dans la direction du Nord-Est, occupe aujourd'hui une superficie de 1,800 mètres carrés environ.

Des quatre côtés de cette cour il n'y a guère que celui de l'Occident qui ait survécu au vandalisme et conservé par là son caractère primitif. Il est d'une hardiesse étonnante, et aussi bien que l'extérieur du Palais, il semble disposé pour un siège.

Le mur y a 40 centimètres à peine d'épaisseur: ce n'est, pour ainsi dire, qu'une cloison masquant les corridors qui mettent en communication les divers appartements. Mais, en revanche, sa stabilité est maintenue sur un cordon en encorbellement au moyen de grandes dalles qui s'enfoncent dans les constructions, et par une surcharge très-bien entendue qui annulait, avant leur destruction, la poussée de quelques petites voûtes.

Au Sud-Est, la tour des Anges, démantelée, nous l'avons déjà dit, forme dans la cour un angle rentrant.

### GRAND ESCALIER ET CHAPELLES.

A droite dans la cour, au point où le corps de logis méridional et le corps de logis occidental se rencontrent, une sorte de porche ou vestibule, bâti dans l'épaisseur même de l'édifice, laisse apercevoir la porte ogivale de la Chapelle basse, celle de l'ancienne Salle d'armes et les premières marches du grand escalier qui conduisait à la Chapelle haute.

Ces deux chapelles superposées touchent du côté Sud-Est à la haute tour Saint-Laurent et forment avec elle le corps de logis du Midi: elles mesurent chacune 52 mètres 50 centimètres en longueur et 15 mètres 60 centimètres en largeur. Elles sont maintenant coupées toutes deux par de lourds planchers: la Chapelle basse forme ainsi deux étages, et l'on en a fait trois de la Chapelle haute.

Un escalier, large de 3 mètres 50 centimètres, fait communiquer ces chapelles l'une avec l'autre. Avant la Révolution française, ses marches étaient revêtues de marbre, et les nombreuses décos, qui ornaient ses paliers et ses voûtes d'arête étagées, pouvaient aisément le faire comparer à l'escalier royal du Vatican.

Au premier étage, on rencontre la partie supérieure de la Chapelle basse, divisée maintenant en trois vastes pièces qui servent de dortoirs. On en distingue cependant encore les deux nefs coupées par cinq piliers de 2 mètres de diamètre sur lesquels retombent en faisceaux tous les membres de la voûte. Mais les chapiteaux de ces piliers ont disparu dans le remplissage du plancher moderne: il en est de même des consoles dont la collection, devenue ainsi incomplète, prêterait sans doute mieux qu'aucune autre à l'interprétation du *Bestiaire* et du *livre des singularités*. La plupart des clés de la voûte portent un écu chargé des lettres S. P. Q. A. (*Senatus populusque Avenionensis*, le Sénat et le peuple d'Avignon).

Cette salle était couverte autrefois de fresques admirables. Il ne reste plus aujourd'hui de ces peintures que deux voussures représentant les Prophètes de la Bible et la Sibylle prédisant la venue de Jésus-Christ. « Elles sont, dit Mérimée, parfaitement conservées. Les draperies sont d'une grande richesse, et l'artiste paraît avoir voulu imiter les étoffes brochées d'or et de soie qu'on tirait alors de

l'Orient. Les têtes belles et nobles expriment ce calme religieux si convenable à des personnages bibliques.

On a longtemps disputé, et l'on disputera longtemps encore pour savoir à quel pinceau l'on doit attribuer ces fresques. Les uns ont mis en avant le nom de Giotto, les autres celui de Giottino ; d'autres ont nommé Simon Memmi, quelques-uns Spinello d'Arezzo et Orcagna. Un instrument de vente de l'année 1349, qui a été découvert récemment aux archives anciennes de la ville d'Avignon, semble désigner un peintre lyonnais du nom de *Simonet*, puisqu'il est qualifié, dans cet acte passé en sa faveur, de *pictor curiam Romanam sequens* (1).

A l'extrémité occidentale de cette pièce, une porte s'ouvre sur la partie supérieure de l'ancienne Salle d'armes ou *arsenal*, base de la tour dite de *La Gâche*. Cette salle est également coupée en deux par un plancher ; elle a 10 mètres de largeur environ sur 12 de longueur, elle prend jour d'un côté sur la façade et de l'autre sur la Cour d'honneur : sa voûte est couverte de trophées en grisailles modernes, et ses murs ont près de 4 mètres d'épaisseur. Elle est aujourd'hui transformée en cuisine au rez-de-chaussée, et en dortoir au premier étage.

De la Chapelle basse on peut monter à la Chapelle haute en reprenant le grand escalier, sur lequel plusieurs appartements, construits dans l'épaisseur même des murs intérieurs, viennent s'éclairer par de petites fenêtres, autrefois gothiques.

Avant d'arriver à l'ancienne entrée de la Chapelle Haute, l'on voit au-dessus du premier palier, sur le tympan d'une

(1) Les fresques de la chapelle d'Innocent VI à l'ancienne Chartreuse de Villeneuve, de l'autre côté du Rhône, portent la signature de ce peintre, une S et une L enlacées (*Simonettus Lugdunensis*). Ces fresques ont une grande analogie avec celles du Palais des Papes qui nous occupent.

voûte, l'inscription suivante (1) surmontée d'un écusson à moitié effacé :

D. O. M.

ALEXANDRO VII P. O. M. FELICITER SEDENTE.

LEG. CARD. FLAVIO CHISIO FRATR. NEPOT. RELIGIOSO.

ILL. AC REV. D. GASPAR. DE LASCARIS PROLEGATUS.

SCALAM HANC COLLAPSO TEMPORUM INIURIA FORNICE ANTIQUATAM  
IN PRISTINAM FORMAM ÆRE PROPRIO RESTITUIT.

CURANTE

AD PUBLICAM CURIALIUM COMMODITATEM

JOANNE CHECCONIO NOBILI SENENSI AUDITORE GNLI

ANNO DNI M. DC. LIX.

*Au Dieu très-bon et très-grand. — Notre S. Père le Pape Alexandre VII heureusement régnant, sous la légation de son religieux neveu le cardinal Flavio Chigi et la prolégation de Mgr l'Illustrissime et Réverendissime Gaspard de Lascaris, cet escalier dont la voûte ancienne avait fléchi sous l'injure des ans, fut rétabli dans son état primitif pour la commodité publique des habitants du Palais, aux frais du Prolégat et par les soins du noble Jean Cecconi de Sienne, auditeur général, l'an du Seigneur 1659.*

La Chapelle haute forme trois étages et se compose d'une seule nef partagée en sept travées immenses. Sa voûte, l'une des plus grandes voûtes gothiques qui existent (elle ne mesure pas moins de 15 mètres 60 centimètres d'étendue), n'a pas autant d'ornements que la voûte de la Chapelle basse, et sous le badigeon qui la dépare, l'on n'a pu jusqu'ici découvrir aucune trace de peinture.

(1) Il y a peu d'inscriptions actuellement au Palais Apostolique : à part quelques tympans de portes étalant le nom du Pape qui les fit ouvrir, et celles qu'ont gravées des prisonniers sur les parois extérieures de la tour de la *Glacière*, les amateurs du style lapidaire n'y ont guères à examiner que les lignes dont nous citons ici le texte.

Le retour de la Papauté en Italie ne permit point sans doute aux artistes qui s'attachaient à ses pas de terminer leur œuvre et d'ajouter, sur les murs de cette chapelle récemment construite, de nouvelles merveilles à celles que leur pinceau avait prodiguées à l'envi sous les autres voûtes du Palais. C'est dans ces Chapelles, comme le remarque le savant Moroni dans son livre *Delle cappelle Pontificie* (Venise, 1841), que les Papes d'Avignon accomplirent les cérémonies sacrées que leurs prédécesseurs célébraient dans les basiliques de Rome, et elles furent ainsi l'origine des *chapelles Papales ou Palatines* qui prirent naissance à Rome, au retour de Grégoire XI et pendant le grand schisme d'Occident.

#### **CORPS DE LOGIS OCCIDENTAL.**

Le grand escalier vient se terminer à la tour de *La Gâche*: il se relie à la partie occidentale de l'édifice par une étroite galerie.

Cette galerie, délicieuse de perspective et voûtée de 20 petites travées ogivales, donne accès aux salles qui étaient destinées aux audiences du Vice-Légat, de l'Auditeur-Général, de la Daterie et du tribunal de la Rote. Ces salles sont maintenant défigurées par des constructions modernes lourdes et massives; les décorations sans nombre et les fresques si riches et si admirables, dont le pape Clément VI avait eu soin de les orner, ont entièrement disparu; et l'on n'a plus que le souvenir d'un *Jugement dernier*, sublime d'inspiration, qui faisait face au siège du président de la Rote.

#### **CORPS DE LOGIS SEPTENTRIONAL.**

La galerie, dont nous venons de parler, touche à son extrémité au corps de logis septentrional, consacré autre-

fois, dans sa partie inférieure, au casernement des gardes du Palais, et, dans sa partie supérieure, à la résidence des principaux prélats de la maison du Pape, et non point au jeu du ballon et de la paume, comme on l'a fort gratuitement avancé.

Toutes les salles de ce côté ont perdu leur caractère, et les voûtes anciennes y sont remplacées par des voûtes modernes appuyées sur des contreforts qui font intérieurement cloison.

Au point où ce corps de logis rencontre le mur de la façade principale, se trouve une petite tour d'angle de forme octogone avec encorbellement en nid d'aronde, sorte d'échauguette à laquelle on pouvait arriver par une étroite galerie extérieure.

La partie dépendante de cette tourelle défendait, au nord dans l'angle, une poterne à tiers points aujourd'hui murée : cette poterne s'ouvrait sur une petite galerie intérieure pratiquée dans le mur de retour et communiquant avec le corps de logis septentrional qui vient s'appuyer au milieu du corps de logis oriental.

#### CORPS DE LOGIS ORIENTAL.

Le corps de logis oriental est le plus vaste de tous ; il part de la Tour des Anges et se termine près du chevet de N.-D. des Doms. Il comprend la partie à l'Est de la Cour d'honneur, la partie à l'Est des anciennes prisons et la gigantesque tour de Trouillas.

1<sup>o</sup> La partie qui borne à l'Est la *Cour d'honneur* est entièrement défigurée, et l'on n'y retrouve plus trace des somptueux appartements du Pape Grégoire XI. Un escalier moderne construit dans la largeur de son rez-de-chaussée met la cour d'honneur en communication avec les anciens jardins pontificaux, devenus aujourd'hui la cour d'un gymnase militaire.

2<sup>e</sup> La partie à l'Est des anciennes prisons fait suite à la précédente : elle s'éclaire, d'un côté, comme elle, dans la cour du gymnase, et de l'autre, sur le préau de ces mêmes prisons. Elle renfermait autrefois les cuisines du Palais avec toutes leurs dépendances. Il n'y a pas longtemps encore, les *Ciceroni* se plisaient à raconter à son sujet les plus fantastiques histoires que les romanciers et les feuilletonistes ne manquaient pas de recueillir avec avidité pour les débiter ensuite à de trop crédules lecteurs revues, annotées et surtout considérablement augmentées.

Là où l'on voulait voir à tout prix les sombres cachots, les salles de torture et les basses fosses de l'Inquisition, se trouvaient tout simplement, avant 1790, les salles de réception, les cuisines et les caves du Palais (1).

La cheminée pyramidale, dont le vaste manteau et l'immense tuyau porté comme un clocher sur quatre tronpes semblent, dit-on, retentir encore des gémissements des suppliciés, n'était que la cheminée de la cuisine (2).

La fameuse Salle des Festins, dans laquelle un Pape aurait fait brûler les assassins de son neveu, fut réellement, le 7 mai 1413, la proie d'un incendie, mais d'un incendie fortuit qui se déclara, à cinq heures du matin, dans les cuisines contiguës.

Le four, qui servait à porter au rouge les instruments de la barbarie inquisitoriale, était de date bien récente ; car, en 1856, vivait encore à Avignon M. d'Athénosy père qui l'avait fait construire pour l'usage du pâtissier de l'avant-

(1) C'est ce qu'a prouvé d'une manière péremptoire l'inspection détaillée que fit de ces lieux, le 5 septembre 1855, le Congrès archéologique de France.

(2) Cette cheminée pyramidale se retrouvait au-dessus de la cuisine de tous les manoirs de notre contrée. Il est facile de s'en convaincre en examinant, au Musée Calvet de notre ville, la vue des anciens châteaux de Sorgues et de Châteauneuf-Calcernier dessinée au dernier siècle.

dernier Vice-Légat dont il était *collatéral*, c'est-à-dire, *intendant* ou *majordome*.

Il n'est pas jusqu'à l'auge du puits sur le rebord de laquelle on avait cru voir des traces de cette huile bouillante qui avait englouti tant de Juifs et tant d'hérétiques.

Sur le flanc oriental de la *salle brûlée*, comme pour en défendre l'approche, s'appuie la petite tour Saint-Jean avec ses deux oratoires superposés. Chacun de ces oratoires est entièrement couvert de peintures, du sol à la voûte. Ces fresques, dues très-probablement à deux pinceaux différents, représentent, dans la chapelle haute, la vie de saint Martial, évêque de Limoges, et dans la chapelle basse, la vie de saint Jean-Baptiste. Elles sont ravissantes d'expression et de coloris ; quelques-uns de leurs personnages rappellent, au dire de Mérimée, la manière de Raphaël par la noblesse et la grâce exquise de leur tête.

3<sup>o</sup> A l'extrémité nord de la *salle brûlée* se trouvait la *Glacière* du Palais dans laquelle furent précipitées, d'une hauteur considérable, soixante-une malheureuses victimes de la fureur révolutionnaire, dans la nuit du 16 au 17 octobre 1791.

En 1844, on voyait encore sur ses parois intérieures les traces du sang de ces infortunés. La Glacière a été transformée, ces dernières années, et elle est partagée aujourd'hui en plusieurs étages, ainsi que la tour de l'*Estrapade* qui la touche et dont le sommet a été entièrement découronné.

4<sup>o</sup> La *Tour de Trouillas*, qui termine le Palais au nord-est, jouait autrefois le rôle de premier donjon : elle commande le Rhône, la ville et tout l'édifice.

Elle a perdu non seulement ses machicoulis, ses créneaux et son chemin de ronde inférieur, mais encore toute sa grande salle supérieure, son second rang de créneaux et sa tour de guette. Néanmoins, telle qu'elle est, elle mesure

encore de 60 à 70 mètres de sa base à ses plus hautes assises. Ses étages n'étaient point voûtés autrefois, mais seulement lambrissés. Un escalier pratiqué dans l'épaisseur des murs monte jusqu'à son faite.

Elle servit de prison d'état, et Nicolas Gabrino, dit Rienzi, passa dans sa partie inférieure, à ce que l'on assure, le temps de sa détention à Avignon.

Des voûtes à grandes portées, que l'on a eu le malheur, il y a quelques années, d'établir à diverses hauteurs, jointes au salpêtre et au lierre qui en ont profondément altéré les parements, ont déterminé la rupture des murs de cette tour. Les réparations que l'on y fit naguère et surtout la triple ceinture de fer dont on l'a enserrée permettront de signaler les nouveaux ravages, à mesure qu'ils se produiront : ils les retarderont aussi, il faut, du moins, l'espérer.

5<sup>o</sup> Sous la tour de Trouillas s'ouvre le Souterrain que la tradition populaire suppose se diriger sous le Rhône jusqu'à Villeneuve-lez-Avignon.

Ce tunnel se bifurque à une certaine distance de son ouverture. L'une de ses branches qui se dirige sous le Rocher des Doms et qui est très-curieuse, à ce qu'il paraît, au point de vue archéologique, ne peut être explorée sans danger. L'autre, par suite des éboulements de sa voûte, s'arrête maintenant à une centaine de pas de son ouverture : c'était probablement un des égouts du Palais, pouvant au besoin servir de chemin de fuite et de moyen secret de communication.

6<sup>o</sup> De la tour de Trouillas partait autrefois dans la direction de l'Ouest un long bâtiment qui venait se rattacher aux prisons. Il servait autrefois de sacristie et de salle capitulaire à l'église Métropolitaine. Il est à présent démolî, et ses quatre murs, il y a quatre ans à peine, enfermaient le préau des femmes détenues aux prisons d'Avignon.

Une galerie lambrissée longeait à l'extérieur le côté occi-

dental de la Salle brûlée : elle s'éclairait sur le préau des Prisons au moyen d'arcades ogivales et venait se rattacher au corps-de-logis septentrional par une porte à herse et à moucharaby. Cette galerie où, en 1791, commença le massacre de la Glacière, et sur les parois de laquelle ont voit encore les traces des balles, a été détruite pour faire place à un étroit passage découvert.

### LES ANCIENNES PRISONS.

Les anciennes Prisons dépendaient aussi du Palais. Elles sont en arrière-plan et visagent le couchant. Leur façade, ornée de machicoulis a de petites ouvertures géminées à lancettes portées sur des meneaux à colonnes. Elles se terminent, au Nord, par la vaste tour de la *Campane*, ainsi appelée parce qu'elle avoisine un petit campanile dont la cloche d'argent ne sonnait que pour la mort du Pape ou l'élection de son successeur.

Abandonné en 1871, le local des anciennes prisons est aujourd'hui sans destination. On devait y transporter les archives du département et celles de la ville (ce qui eût été parfait) ; mais on a depuis peu renoncé à ce projet.

Il est à regretter qu'on ne permette pas au touriste et à l'archéologue de le visiter.

### PAPES QUI ONT PASSÉ PAR AVIGNON.

Après avoir fait, aussi bien qu'il nous a été possible de le faire, la description du Palais que se bâtirent, au centre de nos murailles, les Souverains Pontifes au XIV<sup>e</sup> siècle, nous ne saurions mieux faire que de rappeler ici le nom des Papes qui mirent le pied dans notre cité ; car les sept Pontifes que nous avons nommés ne sont pas les seuls qui honorèrent nos murailles de leur présence bénie. Leurs noms sont de magnifiques titres de gloire dont notre ville doit se parer avec un juste orgueil.

En 1096, au mois de septembre, Urbain II, revenant de Clermont, reçut à N.-D. des Doms la profession religieuse des chanoines de cette église qui avaient embrassé la règle de St-Augustin, et le 8 septembre 1163, Alexandre III sacra évêque de Belley, sous les voûtes de la même Basilique, saint Anthelme-le-Chartreux.

En 1251, Clément IV, alors qu'il n'était que Guy de Foulques (de St-Gilles), assista au traité passé entre la ville d'Avignon et les comtes de Poitiers et d'Anjou.

Anastase IV, sous le nom de *Conrard de Saburra*, gouvernait en 1122, l'abbaye de St-Ruf, qui est située à deux pas de nos murs, et dont on peut voir les restes sur la route qui mène à Tarascon et à Arles.

Il fut remplacé, en 1154, sur la chaire de St Pierre par Adrien IV (Nicolas Breakpeare, *Brise-lance*), Anglais de naissance, qui lui avait déjà succédé, en 1132, sur le siège abbatial du même monastère.

Les Souverains Pontifes, qui ont résidé à Avignon pendant soixante-dix ans, sont, comme nous l'avons dit :

Clément V (*Bertrand du Got*), élu le 5 juin 1305, couronné le 14 novembre suivant, mort le 20 avril 1314.

Jean XXII (*Jacques d'Ossa*), élu le 7 août 1316, couronné le 5 septembre suivant, mort le 4 octobre 1334.

Le vénérable Benoit XII (*Jacques Fournier*), élu le 20 décembre 1334, couronné le 8 janvier 1335, mort le 25 avril 1342.

Clément VI (*Pierre Roger*), élu le 7 mai 1342, couronné le 19 du même mois, mort le 6 décembre 1352.

Innocent VI (*Étienne Aubert*), élu le 18 décembre 1353, couronné le 30 du même mois, mort le 12 septembre 1362.

Le Bienheureux Urbain V (*Guillaume Grimoard*), élu le 2 octobre 1362, couronné le 6 novembre suivant, mort le 19 décembre 1370.

Grégoire XI (*Pierre Roger*), élu le 30 décembre 1370,

couronné le 5 janvier 1371, Grégoire XI mourut à Rome le 27 mars 1378 : à sa mort éclata le grand schisme d'Occident, pendant lequel la ville d'Avignon fut la résidence des deux anti-papes :

1<sup>o</sup> Clément VII (*Robert de Genève*), élu le 21 septembre 1378, couronné le 31 octobre suivant, mort le 16 septembre 1394.

2<sup>o</sup> Benoit XIII (*Pierre de Lune*), élu le 28 septembre 1394, couronné le 11 octobre suivant, fut déposé par deux fois, le 5 juin 1409 et le 26 juillet 1417, et mourut le 17 novembre 1424.

Plus tard, le premier archevêque d'Avignon, le cardinal *Julien della Rovere* résida presque constamment dans notre ville, depuis l'an 1474 jusqu'en 1503, c'est-à-dire jusqu'à son élévation au Pontificat suprême sous le nom de Jules II. Le palais archiépiscopal, aujourd'hui le Petit Séminaire, fut embellie par ses soins et décoré d'une belle porte ogivale dans le genre de celle qu'il fit faire au collège du Roure fondé par lui et que l'on voit encore à l'entrée de l'hôtel de Baroncelli-Javon.

Quelques années après, en 1535, *Antoine Facchinetti* (de Bologne) était vicaire général du cardinal Alexandre Farnèse, administrateur de l'Archevêché d'Avignon : en 1590, il montait sur la chaire de St-Pierre et prenait le nom d'Innocent IX.

Enfin, en 1811, Pie VII, exilé par Napoléon 1<sup>er</sup>, passa par Avignon se rendant à Savone.

#### CARDINAUX LEGATS D'AVIGNON.

Le 9 juin 1348, le pape Clément VI avait acheté de la reine Jeanne de Naples, comtesse de Provence, la ville d'Avignon au prix de 80,000 florins d'or. Quand le bienheureux Urbain V retourna à Rome, le cardinal Philippe

de Cabassole, d'abord évêque de Cavaillon, puis patriarche de Jérusalem, gouverna au nom du Pape, et pendant son absence, en qualité de Recteur la ville d'Avignon et le Comtat Venaissin.

Lorsque le schisme d'Occident eut cessé, les Souverains Pontifes continuèrent à posséder Avignon qu'ils gouvernèrent par un Cardinal-Légat, qui fut investi de tous les pouvoirs judiciaires, administratifs et militaires et dont l'autorité s'étendait sur tous les états citramontains de l'Eglise. Ces légats au nombre de 26, sont les cardinaux:

- 1376 — Jean de Blauzac, évêque de Sabine, qui gouverna, après le départ de Grégoire XI, Avignon et le Comtat avec le titre de vicaire-général.
- 1409 — Pierre de Turreyo ou de la Tourroie, évêque de Maillezais, qui fut établi par le pape Alexandre V, et porta le premier le titre de *légat*.
- 1411 — François de Conzié, archevêque de Narbonne.
- 1452 — Marc Condulmerio, évêque d'Avignon, qui fut pourvu de la légation par le pape Eugène IV, et en fut dépossédé par Alphonse de Cariglio, cardinal de St-Eustache, investi de cette charge par le concile de Bâle.
- 1433 — Pierre de Foix, évêque d'Albano, qui chassa Alphonse de Cariglio au nom du pape Eugène IV, et conserva son gouvernement jusqu'à sa mort arrivée en 1464.  
Vacance de six ans.
- 1470 — Charles I de Bourbon, archevêque de Lyon, imposé par le roi Louis XI.
- 1476 — Julien della Rovere, archevêque d'Avignon, neveu de Sixte IV, plus tard le pape Jules II.
- 1503 — Georges d'Amboise, ministre de France.
- 1511 — Robert Guibé, évêque de Nantes.

- 1513 — François-Guillaume de Clermont-Lodève, archevêque de Narbonne, puis d'Auch.
- 1514 — Alexandre Farnèse, administrateur de l'Archevêché d'Avignon.
- 1565 — Charles II de Bourbon, archevêque de Rouen, ayant pour co-légat le cardinal Georges d'Armagnac, archevêque d'Avignon.
- 1593 — Octave Aquaviva d'Aragona.
- 1601 — Scipion Caffarelli, surnommé *Borghèse*, neveu de Paul V.
- 1621 — Louis Ludovisi, archevêque de Bologne, neveu de Grégoire XV.
- 1623 — François Barberini, neveu d'Urbain VIII.
- 1633 — Antoine Barberini, frère du précédent.
- 1644 — Camille Pamphili, neveu d'Innocent X.
- 1650 — Camillé Astalli, surnommé *Pamphili*, neveu du même.
- Vacance de trois ans.
- 1657 — Flavio Chigi, neveu d'Alexandre VII.
- 1658 — Jacques Rospigliosi, neveu de Clément IX.
- 1670 — Paoluce Altieri, neveu de Clément X.
- 1677 — Aldérame Cybo.
- 1699 — Pierre Ottoboni, neveu d'Alexandre VIII.

La légation de ce dernier fini; en 1691, et depuis lors il n'y a plus eu de légats à Avignon. Les Vice-légats envoyés en cette ville furent subordonnés à une congrégation composée de cardinaux et de prélates, établie en 1693 par le pape Innocent XII, conformément au rescrit pontifical du 7 février de la même année.

Le Vice-légat d'Avignon était, avons-nous dit, le vicaire-général du Saint Siège tant pour le spirituel que pour le temporel. Il avait les pouvoirs du Grand-Pénitencier, du Dataire et du Vice-chancelier de Rome, et il jugeait par ap-

pel de toutes les affaires. Il reçut, en 1637, la surintendance générale des armées papales dans l'Etat d'Avignon et le Comtat-Venaissin. Il avait même, quant aux affaires ecclésiastiques, une certaine juridiction sur la principauté d'Orange, le Dauphiné, la Provence, la Savoie et le Comté de Nice. Il y eu à Avignon 62 Vice-légats qui sont:

**VICE-LÉGATS.**

- 1542 — Alexandre Campeggi, évêque de Bologne.
- 1544 — Antoine Trivulzio, Milanais.
- 1547 — Camille Mentoato, évêque de Satriano.
- 1552 — Théodore-Jean de Clermont, évêque de Sénès.
- 1554 — Jacques-Marie de Sala, évêque de Viviers.
- 1562 — Alexandre Guidicicione, évêque de Lucques.
- 1563 — Laurent Lenzi, évêque de Fermo.
- 1585 — Guillaume du Blanc, évêque de Toulon.
- 1585 — Dominique de Grimaldi, archevêque d'Avignon  
*(Pour la première fois.)*
- 1589 — Dominique Petrucci, évêque de Bisignano.
- 1592 — Dominique de Grimaldi, archevêque d'Avignon  
*(Pour la deuxième fois.)*
- 1592 — Silvio Savelli, patriarche de Constantinople.
- 1596 — Jean-François Bordini, archevêque d'Avignon.
- 1599 — Charles Conti, évêque d'Ancône.
- 1604 — Pierre-François Montorio, évêque de Nicastro.
- 1607 — Joseph de Ferrier, archevêque d'Urbin.
- 1609 — Étienne Dulci, archevêque d'Avignon.
- 1610 — Philippe Philonardi, plus tard cardinal.
- 1614 — Jean-François de Bagni, évêque de Patras.
- 1621 — Guillaume du Broc, évêque de Séleucie.
- 1622 — Octavien Corsini, nonce du pape en France.
- 1623 — Cosme Bardi, évêque de Carpentras.
- 1629 — Marius Philonardi, archevêque d'Avignon. (Il prit le titre de *Prologue*)

- 1634 — Jules Mazarin, qui fut plus tard premier ministre d'État en France, sous Louis XIII et Louis XIV.
- 1637 — Fabrice de la Bourdaisière, évêque de Cavaillon.
- 1637 — Frédéric Sforza, référendaire de l'une et l'autre signature du Pape.
- 1645 — Bernard Pinelli, archevêque d'Avignon.
- 1645 — Laurent Corsi, référendaire de l'une et l'autre signature du Pape.
- 1653 — Dominique de Marinis, archevêque d'Avignon.
- 1654 — Augustin Franciotti, archevêque de Trébisonde.
- 1655 — Jean-Nicolas Conti, référendaire de l'une et l'autre signature du Pape.
- 1659 — Gaspard de Lascaris de Castelar, référendaire de l'une et l'autre signature du Pape.
- De 1663 à 1664, le Comte de Mérinyville fut gouverneur général du Comtat et d'Avignon pour le roi de France, Louis XIV, qui les avait occupés.
- 1664 — Alexandre Colonna, prélat domestique de Sa Sainteté.
- 1665 — Laurent Lomellini, référendaire de l'une et l'autre signature du Pape.
- 1670 — Azon Ariosto, archevêque d'Avignon. (*Pour la première fois*).
- 1670 — Horace Mattei, référendaire de l'une et l'autre signature du Pape.
- 1671 — Azon Ariosto, archevêque d'Avignon. (*Pour la seconde fois*).
- 1671 — Pierre Bargellini, nonce extraordinaire en France.
- 1672 — Azon Ariosto, archevêque d'Avignon. (*Pour la troisième fois*).
- 1672 — Marcel Durazzo, archevêque de Chalcédoine.
- 1673 — Hyacinthe Libelli, archevêque d'Avignon. (*Pour la première fois*).

- 1673 — Charles d'Anguisciola, référendaire de l'une et l'autre signature du Pape.
- 1676 — Hyacinthe Libelli, archevêque d'Avignon. (*Pour la seconde fois*).
- 1677 — François Nicollini, référendaire de l'une et l'autre signature du Pape.
- 1685 — Balthazar Lenci, référendaire de l'une et l'autre signature du Pape.
- De 1688 à 1689, Louis XIV occupa pour la seconde fois Avignon et le Comtat-Venaissin.
- 1691 — Laurent de Fieschi, Archevêque d'Avignon.
- 1692 — Marc Delphini, référendaire de l'une et l'autre signature du Pape.
- 1696 — Philippe-Antoine Gualterio, référendaire de l'une et l'autre signature du Pape.
- 1700 — Jean-Baptiste Ricci, de Pérouse.
- 1700 — Antoine-François San-Vitale, prélat domestique de Sa Sainteté.
- 1703 — Antoine Banchieri, consulteur du Saint Office.
- 1706 — François-Maurice de Gontier, archevêque d'Avignon. (*Pour la première fois*).
- 1706 — Sinibaldi Doria, référendaire de l'une et l'autre signature du Pape.
- 1711 — Alaman de Salviati, nonce extraordinaire en France.
- 1717 — François-Maurice de Gontier, archevêque d'Avignon. (*Pour la deuxième fois*).
- 1719 — Rénier des Comtes d'Elci, clerc de la chambre du Pape.
- 1731 — François-Maurice de Gontier, archevêque d'Avignon. (*Pour la troisième fois*).
- 1731 — Philippe Bondelmonti, référendaire de l'une et l'autre signature du Pape.

- 1739 — Marcel Crescenzi, nonce du Pape en France.  
1739 — Nicolas Lercari, référendaire de l'une et l'autre signature du Pape.  
1744 — Pascal Acquaviva d'Aragona, référendaire de l'une et l'autre signature du Pape.  
1754 — Paul Passionei, grand inquisiteur à Malte.  
1760 — François-Marie de Manzi, archevêque d'Avignon.  
*(Pour la première fois.)*  
1760 — Grégoire de Salviati, grand inquisiteur et délégué apostolique à Malte.

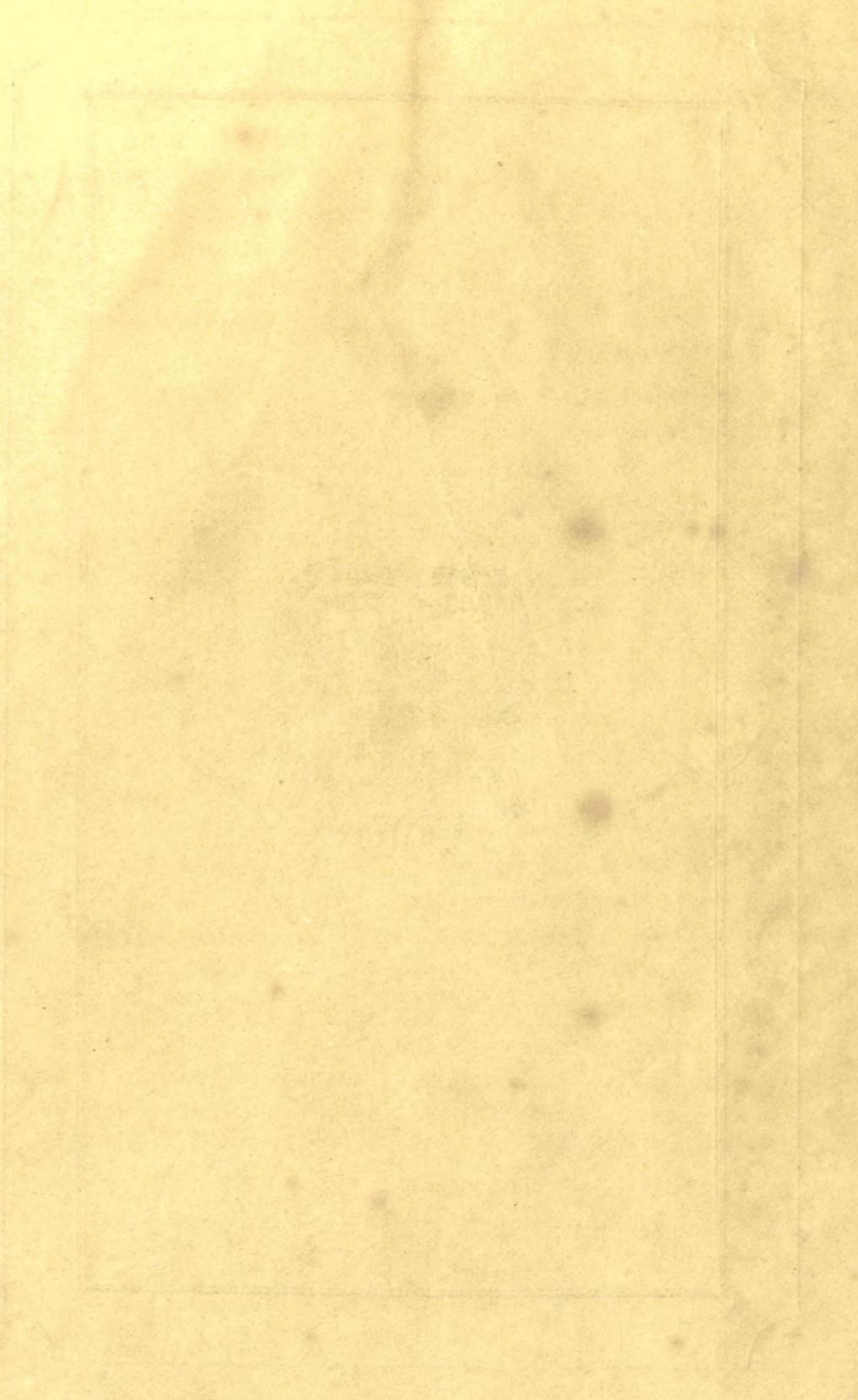
De 1768 à 1774, le marquis Jean Royer de Rochechouart fut gouverneur, pour le roi de France qui les avait occupés, d'Avignon et du Comtat Venaissin.

- 1774 — François-Marie de Manzi, archevêque d'Avignon.  
*(Pour la deuxième fois.)*  
1776 — Ange Durini, évêque d'Ancyre. *(Il eut le titre de Président).*  
1776 — Jacques Filomarino della Rocca.  
1787 — Philippe Casoni, chassé le 12 juin 1790 par la Révolution française.

En présence de pareils noms qui en rappellent tant d'autres encore, l'on ne peut s'empêcher de s'écrier que la Papauté a fait de grandes choses pour notre cité ; et c'est donc bien avec raison que l'on doit regarder l'épithète de **PONTIFCALE** comme inséparable du mot même d'Avignon !

FIN.





BIBLIOTEKA KORNICKA

228872

